

Maisons et quartiers de Sainte-Engrâce (Haute-Soule) en 1736 et 1851: quelques éléments d'analyse linguistique.

(Listes recueillies par Abbadie d'Arrast et communiquées, avec d'autres documents sur les noms de lieu de Ste-Engrâce, par Jean-Max Fawzi, Californie.)

1. Le contexte documentaire.

La liste de 1736 est sous le titre "Noms de maisons de la confrérie à Ste. Engrâce en 1736". Le chapitre des chanoines de la collégiale de Ste-Engrâce, fondée au XI^e siècle et rattachée à l'abbaye de Leyre en Navarre, avait été supprimé en 1724, et le nombre de chanoines réduit à deux tout en conservant le "nom de Chapitre", par un acte de l'évêque d'Oloron confirmé par arrêt du Conseil d'Etat passé sous Louis XV à Marly le 20 janvier 1725. Cet acte en avait uni "à perpétuité les fruits, biens, revenus et droits au séminaire" d'Oloron (P. Haristoy, *Les paroisses du Pays basque ... III*, éd. Harriet, Bayonne 1982, p. 149-167). On ne sait pas si la "confrérie" citée en 1736 se réfère à l'ensemble constitué par le nouveau chapitre et le séminaire prélevant leurs droits sur les maisons du lieu, ou s'il s'agit d'autre chose.

Les maisons de Sainte-Engrâce, sauf précision contraire, n'étaient pas la propriété de cette nouvelle co-seigneurie, mais lui devaient certainement les droits féodaux traditionnels en vigueur jusqu'à la Révolution française et la fameuse "nuit du 4 août" 1789 qui les abolit. C'est pourquoi, comme quelques autres paroisses souletines rattachées à des établissements ecclésiastiques, Pagolle, Roquiague ou Larrau, Sainte-Engrâce n'est pas citée au Censier gothique de Soule pour les devoirs et tailles de ses maisons à la vicomté de Soule ou au roi d'Angleterre au titre de duc d'Aquitaine jusqu'en 1450 (R. Cierbide, *Le Censier gothique de Soule*, Izpegi 1994). Son habitat médiéval, pourtant certain autour de la collégiale ou d'un établissement antérieur, est inconnu. E. Goyeneche citait seulement dans sa thèse d'onomastique médiévale le nom "Bago": il se retrouve probablement en 1736 dans le nom "Bagolla" qui est "cabane des hêtres", ou peut-être "cabane de (la maison) Bago": c'est avec "phago" et "fago", l'une des formes du mot pour "hêtre" en basque. La liste de 1851 établie pour répartir par maisons le prix de la nouvelle cloche de l'église, plus précise pour le répartition par "quartiers" des maisons de la commune, nomme au quartier "Alças-artia" à la suite: "Bagolle" identique au nom de 1736 mais en forme francisée, et puis "Bagolapé" en forme basque sauf l'accent à "-é", qui est "bas de Bagola", ce qui indique deux maisons distinctes. Là comme ailleurs l'habitat s'est étendu au cours du XVIII^e siècle et début du XIX^e.

Un "contrat d'affièvement des terres vagues" du "territoire de Sainte-Engrâce", passé par Charles de Luxe "gouverneur de Soule" à Tardets où il résidait le 5 mars 1580 avec les "abbé, chanoines et chapitre, voysins et communauté de Sainte Engrace absens", nommait "Arnaud d'Arraco et Johannes de Curuchague scindics et procureur": les deux maisons, "Arrakoa" et "Kurutxaga" sont citées aussi bien en 1736 ("Arraco, Curutchaga") qu'en 1851 ("Arraco, Curutchague"). Par cet affièvement le domaine royal cédait l'usage des terres désignées et délimitées d'un côté par "la frontiere de Bearn dicte Benho" (...) "et ce sans prejudice a aucun coyalar, ny a la possession et jouissance des manans et habitans dudict pays pour leur bestail, comme ont accoutumé, avecque toutes leurs autres entrées, yssues, auctoritez et libertes". Le chapitre et les habitants en devenaient "desormais les vrays seigneurs utiles et possesseurs, pour les tenir patents et ouverts en padouan commun (...) et ce moyenant la rente fonciere et perpetuelle et fief de vingt sols" que les dits "scindic et procureur, tant pour eux que pour leurs voysins, tenanciers et possesseurs utiles des dictes terres, seront tenus et ont promis de payer seulement, chascun jour et feste de Noel, au Roy nostre sire" etc. Le roi de France en 1580 est Henri III de Valois. Cet acte est extrait et contrôlé à Mauléon le 7 mai 1667 en présence de "Dame Marie Diriarit Beauséjour, habitante du present bourg détentrice des minutes notariales", du notaire "Sanz de Conget" et "fait à la requisition de Bartholomé sieur

d'Arhondo, jurat du lieu de Sainte Engrace: Iriartea est citée aussi bien en 1736 avec deux noms distincts ("Iriartia" à "Hiria" et à "Alçasso") que de même 'en 1851 ("Iriart") mais sans le français surprenant "Beauséjour" qui doit permettre de distinguer le quartier. La maison "Arhondo" est au quartier Alçaz-Urrutia (1736 "Arhondoua", 1851 "Arhondo").

Le décompte des noms de 1736, dont quelques-uns sont écrits sous deux formes successives, l'une plus conforme à l'original et l'autre à la prononciation réelle du temps, donne un total de 175 maisons pour 1883 habitants (963 hommes pour 920 femmes) et donc une moyenne, peu significative vu les écarts très certains d'une maison à l'autre, d'un peu plus d'une dizaine d'habitants par feu. Le chiffre total relevé un siècle plus tard en 1851 dans une liste très inégalement répartie en 8 quartiers (le "Bourg" contenant aussi le quartier dit "Hiria" en 1736 compte à lui seul 103 noms avec Iribarren et Harispe) est de 235 maisons, 60 de plus qu'en 1736, et de 1337 "âmes" qu'on peut supposer enfants compris, ce qui réduit presque de moitié à un peu plus de 6 le nombre de personnes par feu. Cinq ans plus tard en 1856 on compte 227 maisons, en légère diminution, mais le nombre d'habitants s'est nettement réduit au chiffre de 1223.

2. Les noms des quartiers.

La comparaison des noms des deux listes montre que la plupart des 43 maisons sous le nom de quartier "Hiria" ("la ville" en français) ajoutés aux 24 noms sans titre de 1736 sont sous le titre "Bourg" en 1851, comptant alors un total de 103 noms au lieu de 74 un siècle plus tôt y compris Iribarren et Harispe cités aussi en 1851. Il y a donc à la fois de nombreux noms nouveaux et aussi des noms de 1736 disparus en 1851 qui seront signalés plus loin. Le mot français "bourg" (qui n'a plus rien à voir avec le sens primitif "forteresse") apparaît en 1851, alors que les quartiers récapitulés en 1736 disent "Senta" avant "Hiria": le mot cité en 1856 et toujours donné au quartier est pris du roman béarnais "sente" pour la "sainte" du lieu et de la collégiale. On peut penser que le même mot altéré fait "Sintaco prebenda: la prébende de Sainte", et peut-être au quartier Athoro le nom de la maison "Sintaluna" dont le second élément problématique "-luna" ne peut pas être "lune", située à "Alças-Artia" en 1851 et écrite "Sentaline", inscrite au cadastre de 1830 sous la forme d'une "Ste Line" inconnue du calendrier. Dans la liste des maisons de 1736 à "Santa Esquerrenia" le mot a une forme proche de l'emprunt latin du basque aquitain parallèle au commun "saindu" pour "saint", passée au féminin à "santa" dans l'usage: "Santa-Grazi" ou "-Garazi" pour la commune. Le surnom d'un habitant "ezkerr: gauche, gaucher" (attesté ailleurs depuis le Xe siècle) réduit à "Esquer" en 1851 est resté à la maison, avec le suffixe d'appartenance "-(r)ena: qui est à", intact encore en Cize au XVIIe siècle puis altéré en "-(r)enea" et enfin "-enia". Le copiste de 1736 a parfois écrit successivement les deux formes: "Arbellena" forme correcte en graphie française pour -ll- et "Arbellenia" forme orale altérée ("Arbel" sans suffixe en 1851).

Le nom "Senta/Sainta" est omis en 1851 au profit de "Bourg" additionnant les maisons des deux quartiers. On nomme ainsi en général le centre de la commune formé par les maisons souvent groupées à proximité de l'église, avec les services municipaux et surtout les divers commerces locaux, buvettes et magasins, ce qui est aussi à peu près le sens du basque moderne "Hiria: la ville", même s'il peut sembler un peu incongru pour l'espace très rural et montagnoux de Sainte-Engrâce, sinon peut-être par l'importance du peuplement: une bonne quarantaine de maisons en 1736, "bourg" et "ville" additionnés en faisant 103 en 1851, près de la moitié de toute la commune. Le nom du "bourg" d'origine germanique était passé en basque sous sa forme ancienne latinisée "burgu" pour la maison écrite "Burguburu" en 1851 "tête de bourg", indiquant l'emplacement, notée en 1736 un siècle plus tôt "Burguburia: la tête

de bourg" en forme déterminée conforme à la prononciation courante dont les premières traces écrites sont du XVI^e siècle (Dechepare 1545).

Les autres quartiers nommés en 1736 et 1851 et encore aujourd'hui pour la plupart sont beaucoup moins importants. "Athoro", divisé en 1851 en "Athoro handia" ("le grand") et "Athoro chipia" ("le petit") forme ancienne écrite "ttipia" au recensement de 1856, avait 43 maisons aux deux dates ("Medocquia" de 1736 est écrit "Medoc" en 1851), quelques noms changés qu'on verra plus loin. S'il ne s'agit de quelque emprunt roman méconnaissable sous cette forme, le nom doit correspondre au composé basque très régulier "athe-oro" et mieux anciennement "atha-oro: tous passages", peut-être les passages ("athe") ou cols vers la Navarre et l'Espagne au sud, le Béarn à l'est et vers Larrau à l'ouest. Ce serait alors un toponyme basque unique en son genre parmi les milliers déjà connus et commentés.

Le quartier nommé "Alçasso" (écrit "Alxaso" en 1736) a 17 noms en 1851 dont 8 seulement étaient inscrits en 1736. S'y sont ajoutés à la fois deux "bordes", anciennes annexes devenues maisons à part entière, "Arhancet borde" de "Arhancet" au quartier Hiria non cité en 1736, et "Borde d'Iriart" de la maison "Iriart" du lieu (plutôt que de celle du Bourg, les deux notées "Iriartia" en 1736); de nouveaux noms basques (Harchinchu, Bassagaitz, Hurtu-Etchechoury, Bidabe), et deux noms romans (Chambre, Pacheu, ce dernier corrigé en "Poucheu" en 1830). Le nom de maison écrit "Guilgorry" en 1851 pourrait être une altération de ce qui était "Lurgorria" en 1736 "la terre rouge" (écrit "Lurgory" en 1698) non cité ainsi en 1851. Mais la répétition de deux "Guilgorry" ("Pierre" et "Jn. Pierre") de 1851 cités au Bourg indique que le changement est établi, actuel "Guilgorria" (carte IGN): c'est une réduction orale assez connue par ailleurs de "gibel gorria: l'arrière rouge" désignant soit la maison elle-même soit plutôt comme en 1736 la couleur du terrain à l'arrière de la maison. Le nom du quartier "Alçasso" en graphie basque "Alzazo" ou "Alzaso" (?) semble un doublet de "Alsasua" ville de Navarre, dérivé de "haltz" pour "aulne" avec le suffixe de sens fréquentatif "-zu" (parfois "-tsu") ou "-azu" répandu en toponymie et lexique basques.

Deux autres noms de quartiers en sont dérivés: d'abord "Alças-Artia" ("Altxasartia" en 1736) reproduisant la prononciation courante pour "-artea: l'intermédiaire", avec 12 maisons en 1851 dont 3 noms nouveaux s'ajoutant à ceux de 1736: "Bagolapé, Capar, Unguraturu-Accocceberry"; puis "Alças-Urrutia" avec 22 maisons en 1851 dont 10 seulement étaient citées en 1736 où le nom est écrit "Altzatz urrutia". Ces deux noms composés utilisent le dérivé "urruti" au sens "au-delà, de l'autre côté", supposant toujours (Aussurucq, Saint-Jean-le-Vieux etc.) une limite dépassée, chemin, relief ou cours d'eau: les quartiers "Mukhumurrutia, Dolainty-Urruti" et "Astan urutia" (sic) cité en 1856 ont le même qualifiant. Ce qui est curieux c'est que des maisons de ces lieux utilisent aussi le nom basque de l'aulne "haltz" sous des formes qui rappellent de près celui de la province d'Alsace en France: "Alzacia" à Hiria et le deux "Alzace, Alzacebe" de 1736 écrits "Alças, Alçacebe" en 1851 (actuel "Altzazia"). S'agirait-il d'un transfert du nom français "Alsace" apporté là comme surnom d'origine par l'attraction des lieux de culte ou de pèlerinage et mêlé à des noms locaux? Le hasard fait que selon certains étymologistes le mot "(h)altz" pour "aulne" pourrait être l'origine de divers noms de lieux situés fort loin des zones bascophones actuelles comme le pays de Soule.

"Mukhumurrutia" en 1851 compte 16 maisons mais seulement 12 étaient citées en 1736, parmi lesquelles 2 noms absents en 1851: "Gorostieta" ("lieu de houx") et "Errecaltia" ("le côté du ravin ou du ruisseau"). S'y sont ajoutés les noms basques "Behacaray, Etchebarne, Sagaspé, Elichabé", ainsi que "Tostaou", peut-être de "tusta: cépée" en basque labourdin, mais plus probablement de "tosta" qui est "rôtir" en gascon, rappelant le latinisme "Combusta: (maison ou terre) brûlée" de Beyrie-en-Mixe au XIV^e siècle, et "Motholibar" nom assez curieux à première vue (idem en

1830). Le nom du quartier qui se dit toujours ainsi "Mukhumurrutia" (en deux mots séparés en 1736 et 1856) l'est aussi pour le segment initial "Mukhum-". Diverses graphies contradictoires s'ajoutent à "Mukhum urrutia" de 1736 possiblement réécrit par le copiste: en 1756 "uccumendiurrutia", en 1830 "murcumundu urrutie", en 1987 "ukhumurrutia" etc. et avec graphie et prononciation souletines en 1987 "ürkhürümürrütia". Le nom s'est visiblement très altéré au cours du temps, et certainement par incompréhension de ce vieux composé. La nasale initiale *m-* pourrait être une prothèse inspirée par la facilité avec laquelle le basque l'utilise dans des duplications expressives comme sur "ikusi: vu" l'expression de jeu "ikusi-mikusi", avec "elhe: parole" de même "elhe-melhe: bavardage" etc. Mais la nasale peut plus vraisemblablement procéder de "burkhi" (comme "Miarritze" de "Biarritz" etc.) forme spécialement souletine du commun "urki: bouleau" souvent "urku-" en forme de composition ("Urcuit" issu de "Urkueta", "Urkudoï" etc.). On peut donc rétablir la forme d'origine phonétiquement altérée puis incomprise: "burku-mendi-urrutia: l'au delà du mont des bouleaux".

Le quartier "Dolainty-urrutia" de 1736 ("Dolainti urutia" en 1856), mal transcrit "Delainty-" en 1851 et "Dolinty" au cadastre de 1830, avait 15 maisons, et 19 en 1851, parmi lesquelles 13 ou 14 de celles de 1736, avec un changement: "Ourdaïbie" est compté à "Athoro" en 1736, étant sans doute à la limite. Ce composé basque romanisé, "Urdaïbia: le gué du plateau", rappelle l'ancien nom du lieu, avant que la dédicace de l'église impose le sien, sous la forme "*urdaix, urdaixs*" à la fin du moyen âge, attesté depuis le XI^e siècle dans divers lieux du Pays basque. Le cadastre de 1830 écrit "Urdayte" pour le col ou "port" à "Athorre petit". "Halzare" de 1736 a disparu ainsi que "Ailhorria" nom incompréhensible à moins que ce ne soit une cacographie ou mauvaise lecture pour "Heguïllor" de 1851 toponyme médiéval bien identifié sous la forme "Hegilior"; et se sont ajoutés "Chuburu (semble de "zubiburu: bout du pont" comme Ciboure), Elgart, Berhaquy, Carricaborde, Hégouaburu" et le roman "Artigaux" dont l'étymologie par le basque est d'ailleurs assez connue. Le nom du quartier donné par celui de la maison Dolainty écrit "Dolarinti" en forme plus pleine en 1736 est un composé qui s'analyse assez aisément: "dolare" latinisme ancien pour "pressoir" (en concurrence avec "lako" autre latinisme de même sens plus fréquent en toponymie) et "-ainti" qui doit être la réduction orale de "-haraindi: situé de l'autre côté" (synonyme de "urruti" avec lequel il fait pléonasme au nom du quartier), avec la séquence *-nt-* propre à la phonétique souletine et romane, au lieu du basque commun *-nd-* avec sonore après nasale. Les listes de Sainte-Engrâce ne comportent pas de noms sur celui de la vigne, "ardan" ancien ou "mina" pris au latin et roman ("Pinaperro" de 1851, "Pinauperron" en 1736 pourrait en être une altération), quoiqu'il y en eût très sûrement aussi à ces hauteurs moyennes (entre 400 et 700 mètres) et "Agaras" nomme comme on verra le "vinaigre". Mais le pommier est cité dans "Sagaspé: bas de pommeraie" à "Mukhumurrutia" en 1851. A cette date les quartiers "Alçaso, Altcasartia, Alças-urutia" sont regroupés pour un "recensement de 1851" (non reproduit) sous le nom "Ekhialtia": c'est littéralement "le côté du soleil", mais comme c'est la direction "nord-ouest" à la descente vers Tardets et la vallée, le mot doit désigner un espace plus ouvert et lumineux, éclairé tôt par les rayons du soleil levant, ou tard au couchant.

La liste des quartiers de 1856 donne deux autres noms: "Ibaroundoua" et "Astan urutia" (sic). Le premier est celui d'une maison médiévale d'Ossès et de divers autres lieux "Ibarrondoa: le côté de la plaine", ou "de la vallée" selon le sens local donné au mot "ibar": il forme le premier nom cité en 1735 "Ibarburu" qui est "tête de vallée", réduit à "Ibar" en 1851. Le second "Astan ur(r)utia" doit nommer l'espace au delà d'une limite locale, chemin ancien ou cours d'eau, vers le sud où sont les deux maisons citées sous "Hiria" en 1736 et "Bourg" en 1851: "Astarinhandy" avec "-handi: grand", "Astarinharte" avec "-arte: entre, intermédiaire" habituellement sans l'aspira-

tion. Mais elle est répétée en 1851 dans "Astarinhart", et actuellement de même "Aztaghnartia, Aztaghndia", en forme réduite "Astan" en 1856. L'élément "aztarin-" laisse penser à une formation sur "aitz: rocher", mais la suite ne peut guère être le mot basque "arin: léger" inconnu et impropre en toponymie. On peut donc supposer ou une déformation de "-gain-" notant la "hauteur" du lieu, ou à la rigueur un ancien surnom de personne qui admettrait le mot "arin: léger". L'absence de -n final et les sens du mot basque polysémique "astari: 1° aiguillée de fil, 2° provision, 3° cave" (ce sens en souletin) ne permettent pas de proposer une autre solution satisfaisante au moins par le basque.

Le cadastre de 1830, nommant toutes les maisons alors au nombre de 160, et en plus 43 annexes dites "bordes, cabanes, cayolars, granges, moulins" et une "chapelle" (dédiée à saint Laurent) ainsi que 3 "ports" ou cols ("Bélaye, Binbalette, Urdaye") situés au quartier nommé "Athorre petit", répartit très différemment la commune en 9 "quartiers" principaux incluant d'autres "quartiers" ou plutôt "sous-quartiers", dont la plupart sont aussi des noms de maisons:

"Ekhialtia" comme en 1851 (voir ci-dessus) regroupant "Alçacebe, Alçasseurutia, Bagole, Berencharpia, Ilharreguy";

"Alçasse" contenant "Acculette, Alçassolarria, Ansodia, Berhoua, Bathatia, Eyharcecoordoquia, Ibarra, Ihiscotte, Ilharbiscorra, Ilhorriagua";

"Village" regroupant "Bourg", "Hiria" et "Senta" des autres listes et contenant uniquement des maisons (de "Alças" et "Aracou" à "Eglise") et 4 "moulins" sans nom;

"Arbouty" ne contenant que des bordes et cayolars: c'est apparemment le même nom que "Arboti" pour "Arbouet" (forme officielle romanisée) en Mixe;

"Utcia" avec deux maisons et une borde;

"Urruthie" contenant "Béhiagoity, Larandaburia";

"Athorre petit & Inhurrise" (ce dernier nom ajouté pour certains lieux seulement) contenant "Athore, Athore petit, Chiloua, Errecachinette, Espona, Incacie, Mugapia";

"Athorre Grand" ne contenant que des maisons de "Alçepo" à "Oyhénard" et deux "moulins" sans nom;

"Dolinty et Inhurrise" contenant "Uthurusea" avec des maisons de "Agaras" à la "chapelle" qui donne son nom à la maison "Elichabe : bas de l'église", et des annexes (grange et cayolars);

"Jaura" (le "pic de Jaura" 1069 m. est à l'extrême ouest du lieu) enfin contenant "Espondabure" ("maison" et "quartier"), "Murcum-mundu-urrutie", et "Tostau" qui est aussi "quartier" et "maison".

3. Les changements au Bourg et les "corrections" dans la liste de 1736.

Sans tenir compte des modifications graphiques ou formelles de détail ("Ibarburu" de 1736, et "Ibar" de 1851 etc.), plusieurs des 74 maisons des quartiers du bourg et de "Hiria" de 1736 ont disparu ou changé de nom au "Bourg" groupant les deux en 1851. Ce sont: l'un des deux "Unguraturugain" et "Unguraturupe" au profit du seul "Unguraturu" (actuel "Unguraturia"), "Sintaco prebenda" ("la prébende de Sainte") au profit de "Prebende" en forme française, un des deux "Elichaet" sans doute mal transcrits ou copiés pour un "Elichalt" en 1851 (c'est "elizalde: côté de l'église" en phonétique souletine romanisante *-lt-* au lieu du basque commun *-ld-*), les deux "Salla" sauf si "Solan" de 1851 sans correspondant en 1736 en représente une cacographie (mais c'est plutôt le béarnais "soulaa: lieu ensoleillé), "Mouchorrenia" sur un possible surnom "muttur: museau" au sens figuré "boudeur", "Lurgorri" au profit sans doute des deux "Guilgorry" déjà signalés, "Duranenia" fait sur le nom français "Durand", et "Iribarnia" quoique nom très courant partout.

Beaucoup de nouveaux noms se sont ajoutés au Bourg en 1851. Ils sont en basque ou mêlés d'éléments ou mots romans: "Inchastoy" de forme assez rare (voir

plus loin) pour "noiseraie", actuellement de même pour la première maison en montant de la vallée, "Egurbide: chemin du bois de chauffage" nom déjà connu ailleurs en Soule médiévale, "Gastelugar" qui semble une mauvaise lecture ou copie pour le commun "gatzeluza(ha): vieille forteresse" dont on peut supposer l'existence antérieure à sa transformation en maison; "Vincent borde" annexe habitée de "Vincent" ("Vicentia" en 1736), "Etchebarne", l'un des deux "Guillempé" ou "Guillenhaut" ("Guilhennia" seul en 1736), "Basterreix" (graphie plutôt gasconisante ici pour "Bazterretxe: maison d'écart"), "Arhancet" actuel "Arhantzeta", "Arhex", "Alcat-berry" (ou "-neuf") s'ajoutant à "Alcat" (en 1736 "Alcattia": arabisme hispanique "alkate" adopté en basque d'Espagne pour "maire, gouverneur", devenu nom d'état civil) et encore "Alcat-borde" et "Alcat-Buruchoury" (surnom "buruzuri: tête blanche": actuellement "Buruchouritéguia"), "Carricaburu", "Moulin d'Arhancet", "Yrigoiien borde" et "Yrigognegaray" (en plus de "Yrigoiien": seul en 1736 "Iragoinia"), "Jaurigain", "Jaureguy", l'un des deux "Iribarne haut" ou "Iribarne de bas" ("Iribarnia" seul en 1736), "Uhart", "Curutchet", "Bidart", "Ihiscot" (sur "ihitz: rosée" ou "ihitze: jonchaie", l'élément "-cot" peut être un suffixe diminutif roman quoique peu adapté à un toponyme ancien), "Itçainheguille" ("itzain" est "bouvier" mais "-heguille" semble altéré: voir plus loin), "Harispé", "Çalthun" qui est "cavalier", "Eyheralt", "Punt borde" annexe de la maison du même nom ("Puntentia" en 1736 et actuel), "Eyhébarren" où "barren" a conservé par exception sa forme médiévale comme "Iribarren" (mais écrit "Eyherabarne" déjà en 1700), "Harriguilbéhéguy" (où l'on peut supposer une cacographie pour "Harrigibelhegi: crête de Harrigibel") et "Gaslarriet" qui est une mauvaise transcription à finale "-et" romanisée pour le "Gastarriet" du cadastre de 1830, probablement de "Gatzharrieta: lieu de sel gemme" ou de "pierre salée" si le lieu se prête au sens. On ne sait si des noms de personnes désignent bien des maisons ou seulement des appartements: ainsi "Luro aîné, Luro Puisné, Medoc Marie, Guilgorry Pierre, Guilgorry Jn. Pierre, Etchecopar Bernard, Bidart Marie, Eyhéralt Graciette".

Les deux listes de 1736 et 1851 étant passées par le "filtre" de la réécriture par les soins d'un secrétaire d'Abbadie d'Arrast ou d'un copiste chargé par lui de la transcription, les erreurs de lecture des listes originales, elles-mêmes par forcément toutes également fidèles à la forme exacte même en prononciation courante et encore moins à la formation d'origine plus ou moins altérée dans le temps, la compréhension des noms exige parfois un travail de restitution, pas toujours assuré d'un résultat satisfaisant. Le copiste de la liste de 1736, visiblement conscient du problème et de l'écart entre le nom prononcé dans l'usage et sa forme sinon absolument correcte du moins la plus correcte à son avis, a écrit parfois le même nom sous deux formes et graphies successives.

On a ainsi du début à la fin de la liste:

"Joanet" et "Jounet": prénom personnel donné à la maison, avec diminutif roman *-et* (le basque aurait "-ko" ou "-to") pour "Jean", le premier avec la diphtongue d'origine de l'ancien "Johan" (généralement en basque "Joanes"), le second avec sa réduction à "ou" français ou gascon, écrit "u" en basque comme en espagnol et en latin, et dans la graphie de 1851 "Junet" qui implique le "ü" arrondi souletin.

"Arbellena" et "Arbellenia": le nom de lieu "Arbel: pierre noire, ardoise" devenu surnom d'origine construit régulièrement avec le suffixe génitif d'appartenance *-en* déterminé *-ena* valant "qui est à" s'est altéré dans l'usage en "-enea" par fixation du "-e-" de transition nécessaire dans la déclinaison basque: "Arbelen-e-an" inessif est "dans la maison d'Arbel" comme "lan-e-an" est "au travail" etc. L'altération phonétique ne s'est pas arrêtée là, et la diphtongue *-ea-* est passée oralement à *-ia*, en général prononcée avec *yod* semi-consonne en monosyllabe *-ya*. Cette altération touche plusieurs noms de même finale (voir ci-dessous). Mais dans l'usage souletin exclusivement elle peut être prononcée en vrai dissyllabe avec même *-i-* accentué à la mode souletine comme en roman (espagnol ou gascon).

"Inzagorzpia" et "Inzagorspe": la forme habituelle "in(t)zaurr: noix, in(t)zaurtze: noyer" attesté ailleurs depuis le XIIe siècle apparaît en Soule à la fin du moyen âge avec une occlusive intervocalique "inzagur" ("*insagurspea*" au "Censier gothique"), dont on ne sait si c'est le signe d'un simple effet de prononciation éventuellement dissyllabique de la diphtongue, ce qui semble le plus probable, ou une forme plus ancienne et peut-être étymologique. La voyelle *-u-* s'est ouverte comme souvent devant vibrante à *-or-* et la détermination par *-a* article a entraîné comme ci-dessus le changement oral noté de *-pea* à *-pia*. Mais le nom "Inchaztoy" de 1736 et actuel montre que la forme habituelle "intzaur" n'était pas inconnue en Soule. La liste de 1851 a "modifié" "Inzagorspe" de 1736 en lui donnant la forme habituelle et générale du nom d'état civil déjà bien installé: "Inchauspé".

"Echettoa" et "Echettoua": la prononciation a fermé la voyelle du suffixe diminutif *-to* devant voyelle *-a* du déterminant à *-u-* écrit "ou" à la mode française, comme dans "Aytaberroua" (rétabli sans suffixe "Aytaberro" en 1830), parallèlement à *-ea > -ia*". Les mêmes altération et graphie se retrouvent dans "Hazlepoa" et "Hazlepoua": sur "aitz: rocher" c'est "le col du rocher" avec aspiration initiale

"Curchaga" et "Curutchaga": la deuxième forme reproduit en graphie romane le nom correct "kurutxaga", l'initiale "Cur-" étant plutôt une cacographie qu'une prononciation réelle.

"Gohenechia" et "Goihenechia" répété à deux quartiers: la seconde graphie reproduit la forme pleine la plus connue "goien" avec une aspiration intervocalique souletine; mais ce terme s'était généralement altéré dans les noms de maisons en "go(h)en-" puis "go(h)an-".

"Astarinhartia" et "Astarinarte": le copiste a supprimé l'aspiration inhabituelle alors qu'elle est restée dans les noms actuels (voir ci-dessus), et rétabli la finale *-te* sans le déterminant *-a*, comme *-be* dans le suivant: "Altzacebia" et "Altzacebe".

"Chabalcoixen" et "Chabalcoizce": la première forme est formellement un inessif valant "à Ch.", et la seconde qu'elle semble expliquer pour l'addition probable de la voyelle finale *-e* (comme ci-dessus et ci-dessous) la prononciation courante pour ce qui devait être "zabal-koitz", avec la séquence phonétique souletine *-lk-* au lieu du commun *-lg-* (sonore après latérale) "zabal-goitz" au sens vraisemblable de "terrain plat au levant".

"Oyharchabalpia" et "Oyharchabalepia": outre *-pea* primitif passé à *-pia* comme ci-dessus, la seconde forme introduit un *-e-* signalant que cette voyelle dite parfois "paragogique" (issue de la déclinaison) s'était déjà imposée comme dans tous les noms de maisons à finale consonantique du Pays basque aquitain, et qu'on disait "Oiharzabalea" au lieu de l'ancien et régulier "Oiharzabala" ("le plat de forêt"), la palatalisation de sifflante "ch" pour "z" du langage familier en plus.

"Oyharchabalgain" et "Oyharchalgain": ici le correcteur a oublié la même voyelle, et semble indiquer que "chabal" se disait "cha(a)l" avec effacement de *-b-* intervocalique et sans doute un allongement de *-aa-* non noté.

"Barentola" et "Barantola": actuellement "Barantolha" avec rétablissement de la latérale aspirée ancienne (depuis le XIe siècle au moins) de "olha: cabane" localement toujours prononcée mais rarement notée dans ces listes. La première graphie *-rent-* est probablement de type français ("rente" adapté en basque en "arranda"). Le nom "Barant-" devait être celui d'un possesseur ou utilisateur de la première cabane d'élevage devenue comme souvent maison d'habitation.

"Landoy" et "Jandoy", ce dernier seul en 1851: les deux formes étant également problématiques puisque ni "jan: manger" ni "lan: travail" n'admettent le suffixe *-doi/-toi* exprimant un "groupement" (de pierres comme "Hardoy" ou d'arbres "Inchastoy" etc.), on doit supposer une déformation graphique ou orale du nom d'origine. La graphie du cadastre "Jéandoy" complique les choses, même par rapport à un éventuel "Arandoi: prunelaie" altéré oralement (voir plus loin les palatalisations expressives).

"Berrieix", "Berrieixia" et "Berriexia": la première graphie "-eix" répétée pour deux maisons dans deux quartiers différents élimine la voyelle finale -e en mode roman et reproduit l'affriquée "-tx/-tch" par -ix- pour le banal "etxe: maison", actuellement "Berrietchia". L'antéposition du qualifiant, ici "berri: neuf" à "etxe", n'étant pas documentée ailleurs pour ce composé extrêmement abondant partout (ici-même à Hiria et à Athoro on a "Echeberria"), mais au contraire très fréquent pour d'autres composés, il faut se demander si c'est bien au même sens de "maison neuve" que se fait l'antéposition du qualifiant, ou s'il faut comprendre "maison de Berri", le mot "Berri/Berria" étant connu aussi aux temps modernes comme nom de personne et d'état civil.

"Agharassia" et "Agrasia": le nom n'est guère compréhensible par le vocabulaire habituel de la toponymie basque et on doit penser au béarnais "agras" pour "verjus, vinaigre", soit surnom d'un habitant soit nom du lieu de fabrication (même nom médiéval à Barcus 1479 *agarassia*). Il y a adaptation du groupe roman -gr- inhabituel en basque ancien au moyen d'une voyelle intermédiaire dite d'anaptix (-gara-) pour le prononcer. En 1830 "Agaras" élimine la suffixation finale -ea > -ia née du -e- "paragogique" déjà signalé.

"Aiszaguerria" et "Aiszaguerra": la seconde graphie semble une sorte de fausse correction, puisque le composant "-agerre" (au sens "en vue, visible") se détermine en "agerrea", passé ici aussi à "-ia" en prononciation, actuel "Aizagerria".

"Breretrechia" et "Berretrechia", avec le même changement final "-ea > -ia", sont deux formes différemment incorrectes du très commun "Bereterretxe" étymologiquement "maison de prêtre". Les deux ont en commun la suite -tr- adoptée par la prononciation locale (en souletin comme en roncalais au sud) même si contraire à l'ancienne phonologie basque qui ignorait et adaptait par anaptyx ces groupes de consonnes (voir ci-dessus à "Agaras"). Le 1ère graphie le met aussi à l'initiale "bre-", plutôt par erreur que volonté de rétablir l'initiale latino-romane de "prêtre", et la seconde met une vibrante forte "-rr-", où l'anaptyx au groupe laisse toujours en basque le -r- faible de "bereterr".

"Jaureguiberria" et "Jauregiber": à la forme pleine du nom "Jauregiberria: le manoir neuf" la correction apporte ce qui était le résultat de l'amuïssement et chute de la voyelle finale nécessairement atone en prononciation romane, comme dans plusieurs noms de ce type surtout au début de la liste de 1736 qui semble avoir été davantage "rebasquée" ensuite: "Berrieix, Salaber et Sallaber, Elichaet, Beretereix".

4. Particularités et dialectismes souletins en phonétique.

Le corpus des toponymes et noms de maisons dans les divers espaces dialectaux de langue basque est suffisamment étendu dans l'histoire, du Xème siècle pour les plus anciens documents jusqu'au XXème pour les plus récents, et leur analyse suffisamment avancée pour pouvoir dégager assez nettement quelques-uns des traits qui font l'originalité et la spécificité dialectale des noms de Sainte-Engrâce recueillis entre le début du XVIIIème siècle et le milieu du XIXème.

La voyelle vélaire arrondie "ü".

Même si l'écrit ne reproduit que très imparfaitement la prononciation réelle, ces listes révèlent d'abord quelques traits phonétiques propres au dialecte souletin, le plus oriental du domaine basque aquitain actuel, et par là en contact étroit et permanent avec le roman béarnais depuis qu'il s'est constitué, comme l'ensemble du domaine linguistique occitan, à partir du bas-latin et la fin de l'Antiquité romaine. Le plus connu de ces traits dialectaux, différant à très peu près de tout le reste du domaine basque historique aquitain et totalement du domaine hispanique, est la prononciation de la voyelle "u" dans certaines positions comme devant vibrante à la manière de "u" français et gascon, écrit alors "ü" en souletin moderne seulement, alors que dans les autres positions du souletin et dans les autres dialectes basques

elle s'articule comme en latin, espagnol, italien etc. à la manière de "ou" en français. Ce fait est signalé par Oyhénart au XVII^e siècle, et on peut le déduire de l'observation de certains noms du Censier gothique à la fin du moyen âge, lorsqu'une voyelle voisine *-i-* est écrite "u" pour "ü" par fait d'assimilation pour "ithurri: source, fontaine" et ses composés "Ithurralde, Ithurburu" etc. A côté des formes sans altération apparente encore comme Ithurriague, et "-itchurie" par ailleurs romanisées (*-a* final basque > *-e* roman), le Censier écrit aussi "uthurriague, utchuria" qui signalent l'articulation du souletin moderne "üthürri".

Les listes de Ste-Engrâce, bien plus tardives que le Censier "gothique" rédigé vers la fin du moyen âge et vidimé en 1690, signalent ce fait bien établi en 1736, comme dans "Unguraturu" pour Üngüratürü": le mot commun "inguru: tour, détour" pris sous la forme du radical verbal "ingura" (participe "inguratu: entouré") absolument inédit par ailleurs en toponymie ancienne basque et nom de maison, désignant ici les lacets de la route conduisant aux maisons, est passé à "üngüra" comme "ithurri" à "üthürri", dans "Üthürraltia, Üthürrürria". Le mot est suffixé en *-turu* pour le commun *-duru* équivalent de *-dun* (valant "qui a ..."). Les deux listes de 1736 et 1851 mettent "ou" comme en français quand il s'agit du "u" latin ou basque: ainsi "Jounet, Chouhourtia, Etchettoua, Mouchorrenia" etc. en 1736, et moins régulièrement (par exemple "Junet") en 1851: "Chouhour, Aracouex, Berrouet, Bassahoun" etc. Inversement tous les "u" sont comme en français pour "ü" souletin: en 1736 "Ibarburu, Unguraturu, Curutchaga, Puntenia" etc. et en 1851 "Egurbide, Unguraturu, Luro" etc. Dans cette liste "o" est écrit pour "ou" dans "Mohorade" en 1736 "Mouhouradia"; et inversement "Aracouex" contre "Aracoxia" en 1736, ce dernier étant amplifié ou explicité dans la restitution actuelle "Arrakoetchia" en forme orale locale pour "Arrakoetxea: la maison Arrako", si toutefois le mot "Arrako" avait une vibrante forte non écrite (ce qui est courant pour les mots basques écrits en français) et n'était pas un génitif en *-ko* sur une base "arra" à identifier.

A propos du nom basque "Boursabal" (composé normal de "buru-zabal: tête plate") probablement oublié du col béarnais de "Benho" (*) dans une liste de toponymes datés de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e réunis et commentés par le chevalier de Béla au XVIII^e, Tx. Peillen note que par sa forme et sa graphie ce nom se signale comme "antérieur au passage à *ü* de *bürü*" (Tx. Peillen "Les limites de Sainte-Engrâce avant l'usurpation béarnaise", *Lapurdum IV*, Biarritz 1999, p. 197 note 54). On peut supposer en effet que l'influence de la langue béarnaise administrative et notariale jusqu'au XVII^e siècle a pu contribuer à imposer progressivement ce changement dont les premiers signes écrits sont dans le Censier dit "gothique" vidimé en 1690 non sans quelque intervention possible même involontaire des usages oraux du copiste contemporain. L. Michelena, qui ne connaissait pas le texte du Censier, dit le changement dans des conditions phonétiques environnantes bien précises "antérieur aux premiers textes" (*Fonética histórica vasca*, p. 52). Cette voyelle vélaire arrondie écrite *u* en français et *ü* en souletin actuel avait remplacé le *u* latin dans le domaine des anciennes langues celtiques, Gaule et Italie du nord principalement: "On a supposé, non sans apparence de raison, qu'elle était due à une influence celtique" écrit É. Bourciez, qui ajoute: "d'autre part, vers le VIII^e siècle, le nouveau son ne devait pas être répandu dans tout le midi de la France, puisque c'est l'époque où s'est détaché du provençal le catalan qui a conservé ou rétabli l'*u*..." (É. Bourciez, *Précis historique de phonétique française*, Paris, Klincksieck, 1955, p. 111-112). Le gascon béarnais compte parmi les dialectes de l'occitan, ou "provençal" selon le mot de Bourciez.

(*) Ce bizarre toponyme béarnais pourrait être une mauvaise graphie à moitié francisée de "Beighau" en principe "beau hêtre", connu comme nom d'état civil souletin (M. Grosclaude *Dictionnaire des noms de famille gascons* p. 60).

La palatalisation de consonnes, hypocoristique ou familière, et autres changements phonétiques.

Cette palatalisation, valant souvent diminutif, très étendue en basque surtout dans le parler familial et familial, est nettement plus marquée dans ces noms souletins de maisons que dans les listes anciennes des régions basques voisines. Elle est surtout répandue et la plus clairement perceptible dans la graphie du temps pour la sifflante dorso-alvéolaire fricative écrite *z* en basque normalisé (pour *s*, *ss* ou *ç* en français), qui passe à la "chuintante" écrite *ch* dans la graphie romane des textes, et *x* en graphie basque normalisée. On a ainsi en 1736 à l'initiale "Chabalcoizce" (vu ci-dessus), et pour "Zuhurte" des autres lieux (Macaye 1245 *sururt*, actuel "Zuhurtia") "Chouhourtia" réduit à "Chouhour" en 1851. Le nom "Chuburu" du cadastre de 1830 absent en 1736 est relevé sans palatalisation dans "Marie de Suburu" en 1699 qui fait mieux entendre la réduction par haplologie de l'original "zubiburu: bout du pont" déjà cité. "Chubucot" de 1851 réduit encore le nom à "Chubu-", mais y ajoute un suffixe apparemment diminutif *-kot* plus gascon que basque comme on l'a vu. "Chokho" de 1851 au sens "petit coin" porte la palatale habituelle *xoko* mais à Ciboure en Labourd on a "Sokoa" en basque *zokoa*. Le nom "Chutta" de 1736 ("Pierre de Chuta" est relevé en 1711), nomme trois maisons en 1851: "Chuta gagné" ("en haut" palatalisation souletine de *gain(e)* avec *-e* paragogique), "Chutapé" ("en bas") et "Chuta-costère" (mot béarnais pour "à côté"). Le mot communément palatalisé *xut* pour "élevé, droit" issu de *zut* "debout, dressé" peut nommer ici à la rigueur une montée "raide", à moins que ce ne soit le romanisme "chute" (d'eau) pris tel quel. Une autre possibilité est que "Chuta" soit la réduction d'un ancien "Churruta/Xurruta" (à Hosta en 1378 *churrute* etc.) en toponymie ancienne "écoulement, jet d'eau". A l'initiale encore le nom "Chillanco" de 1736, "Chilhanco" en 1851 peut être issu de *zilo* "trou, cavité" avec un suffixe diminutif archaïque en séquence souletine *-nk-* pour le plus commun *-ango*.

En second terme de composé le même mot est resté sans palatalisation dans le très répandu *azkonzilo* "trou/tanière de blaireau", avec en 1690 "Asconcello" (erreur de lecture ou cacographie), et en 1830 "Asconcilo" (voir plus loin). C'est en effet en position interne des mots que cette palatalisation est la plus développée. Elle affecte le mot *eliza* "église" dans "Elichaet" répété en 1736 pour "Elichalt" (1830, 1851), "Elichagaraya" ("Elichagaray" 1830, 1851), et 1830, 1851 "Elichabe"; le dérivé *eihartzeta* "lieu de bois sec" dans 1830 "Eyharchet", 1851 "Eyhartchet": le même nom doit être cacographié mais en doublant la palatale en 1736 "Acharchetta"; le mot *kurutze* "croix" parfois "croisement" dans 1736 "Curutchaga", 1764 "Curuchiague", 1830, 1851 "Curutchelhar" probablement cacographié en 1736 dans "Curchetarria", 1851 "Curutchague, Curutchet"; *haritz* "chêne" dans 1736 "Haricheta", 1851 "Haritchet", mais 1851 "Harispé" sans palatale comme ailleurs (à Ascarat 1350 *Harizpe* etc.); *arrotz* "étranger, inconnu" en 1736 "Arrozcharenia" avec une graphie complexe; et sur le paronyme *arotz* "forgeron" 1851 "Arotcharen, Arotcheix", resté sans palatale dans le très commun "Arostegua" (*Aroztegia* en graphie normalisée), 1851 "Arosteguy".

Peut-être Harbelxia 1736 "la pierre noire" sur *beltz* "noir" écrit "Harbelx" sans suffixe en 1851, et sûrement en 1851 Etchechoury "maison blanche" sur *zuri* "blanc" ont aussi la palatalisation hypocoristique devenue partout habituelle sinon généralisée pour ces couleurs. Il en est de même pour *zaharr* "vieux", souvent réduit et palatalisé *xar/char* pouvant prendre le sens défavorable de "piètre, faible" etc. avec *borda* "borde" et *othe* "ajonc" dans 1736 Bordacharia et Otecharia, en 1851 Bordachar, Othéchar (1830 cacographie Othécart). Plus surprenante est la palatalisation familière de *zabal* "plat, vaste", en général non palatalisé dans les toponymes anciens et noms d'état civil, dans les 3 composés de 1736 "Chabalcoizce, Oyharchabalpia" (voir ci-dessus) et "Oyharchabalgain", rétablis sans palatale dans les listes plus officielles peut-être de 1851: "Çabaloch" cacographié (absent en 1830) et les deux "Oyharçabal".

La palatalisation touche aussi le nom de 1736 "Gacherioa", répété tel quel mais sans détermination *-a* en 1851 "Gacherio" (absent en 1830), qui doit être l'emprunt local, inconnu ailleurs dans les noms de maisons d'Aquitaine, de l'espagnol "caserío: maison rurale", mais adapté au basque ancien par la sonorisation initiale "c- > g-".

En dehors des sifflantes, il est difficile de préciser quelles graphies de 1736 représentent une palatalisation pour la latérale *l*, la nasale *n* et l'occlusive *t*. Le double *-ll-* est visiblement copié de la graphie romane usuelle de "Salle" pour "Salla, Sallaber" contre "Salaber". La graphie gasconne "lh" pour la latérale "mouillée" se lit dans "Guilhennenia", probablement dans "Ilheroa", et en 1851 "Chilhanco" pour "Chillancoua" de 1736. Mais c'est très certainement la latérale aspirée basque que la même graphie représente pour "*ilharr*: bruyère" dans "Ilharrescapia" etc. Elle est probablement représentée parfois par *-ll-* comme dans "Bagolla", le mot "*olha*: cabane" étant toujours prononcé avec aspirée localement (et écrite ainsi partout dès le XI^e siècle): ici dans "Olhatzeberdia" qui doit être "la borderie verte". Après *e-* (qui n'est jamais "e" dit "muet" du français en basque) le double *-ll-* s'utilise comme en français sans impliquer aucune palatalisation: "Arbellena, Espellia". Mais après *-i-* le "mouillement" est probable dans une série de noms: les composés de *xilo* pour *zilo* 1736 "Chillancoua, Azconçillo", 1856 "Asconçillo" (voir ci-dessus), 1736 et 1851 "Luchillo" avec *lur* "terre", la latérale étant curieusement dépalatalisée au cadastre de 1830 "Luchulo" sur *zulo* variante des dialectes hispaniques mais qui apparaît aussi pour "Zulhaitz" en Cize (1307 *sulhaiz*); "Harriguillia" qu'on pourrait supposer altéré de quelque "harrigibel: arrière de pierre", à finale romanisée en 1851 "Harriguillie", mais que le cadastre de 1830 dépalatalise en "Harigile" qui s'expliquerait alors sur *hari* "fil" comme nom de métier "fileur", littéralement "faiseur de fil". Azcarateilla, en 1851 Ascarateil, et Angueilla absent en 1851 ont une finale *-eill(a)* manifestement palatalisée qui peut être le suffixe diminutif d'origine latine de "abeille, bouteille" etc. introduit sans doute par le gascon béarnais: le premier sur le composé connu "Azkarate" (commune en Baïgorry, maison médiévale à Iholdy etc.), le second plus problématique (nom disparu ou changé en 1830 et 1851) et difficile à rapporter à des formes altérées de "ange, anguille", ou basque "angel" pour des fruits à coque vides ou véreux. "Itzaillia" de 1736 disparu ou changé aussi en 1830 et 1851 admet plusieurs explications: d'abord une réduction orale palatalisée de *itzegile* ou mieux en forme ancienne *itzagile* "faiseur de clous, cloutier" qui le fait entrer dans la série des noms de métier donnés à la maison (comme "Harigile" et voir plus loin), sans exclure quelque dérivé de *itzal* "ombre" ou de *ihitze* "jonchaie" sources d'assez nombreux toponymes anciens. En 1851 dans "Itçainheguille" (absent en 1736 et 1830) le composé "itzainhegi" serait "sommet du bouvier" pouvant faire allusion à quelque incident d'élevage ou de transport en montagne fixé dans le nom de lieu, la finale palatalisée *-(i)lle* semble encore un suffixe diminutif roman du langage familier; si ce n'est un simple mode de prononciation locale maladroitement transcrit.

Il n'y a pas de palatalisation obligée du double *-ll-* en français ou gascon, sauf en graphie espagnole, après *-o-* dans les deux "Queholla" de 1736 ("grand" et "petit") écrits "Quehola" sans redoublement en 1851, forme romanisée unique "Queholle" au cadastre de 1830. Ce nom ainsi répété semble s'être transmis à partir d'une mauvaise lecture (ou prononciation contaminée par l'omniprésent *olha* "cabane"?) du mot *kehell* "claire, clôture" mot palatalisé dans toutes les citations et au dictionnaire de Lhande, qui nommait des maisons médiévales en plusieurs communes de Soule (Gestas, Espès, Chéraute, Garindein, Assurucq, Alos) mais inusité ailleurs: il sort directement du vieux français "claiel" relevé au XIII^e siècle et qui devait avoir son correspondant gascon de forme proche, à partir du mot gaulois *clēta* "claire, treillis" passé au latin vulgaire. Le basque souletin a réduit le groupe *cl-* inconnu de la phonétique basque ancienne par l'élimination surprenante de la latérale (normalement c'est l'occlusive

qui disparaît: *ecclesia* > *eliza*, *pluma* > *luma* etc.), introduit une aspiration intervocalique et palatalisé la latérale notée en double *-ll-* à l'écrit.

Le basque moderne écrit aussi par le double *-tt-* la dentale sourde palatalisée, graphie que présentent quatre noms de 1736: "Echettoa, Laxetta, Alcattia, Ayttaberroua", écrits "Etchetto", "Laxette" à finale romanisée, "Alcat" sans suffixe en 1851, et "Aytaberro" au cadastre de 1830 (non cité en 1851). Dans "Laxetta" romanisé au XIXe siècle selon l'habitude en "Laxette", maintenant le signe *-x-* pour l'affriquée basque écrite *-ts-*, *latseta* "lieu de cours d'eau", la graphie *-ette* signale une prononciation française sans palataliser la dentale. A "Etchetto", avec le suffixe diminutif basque *-to* pour "petite maison, maisonnette", la palatalisation phonétique s'ajoute assez couramment dans l'usage oral au diminutif morphologique *-to*. "Alcattia" ne répond à aucune des conditions précédentes: ni suffixe diminutif, ni séquence romane *-ette*". Mais on peut penser encore ici que le double *-tt-* représente la palatalisation familière de l'oral, même si elle disparaît forcément avec la suppression du suffixe dans "Alcat" en 1851 (resté tel quel en nom d'état civil) et moins probablement la consonne aspirée *-th-* inhabituelle dans cet emprunt. C'est possible aussi dans "Ayttaberroua", partiellement normalisé en quelque sorte au cadastre "Aytaberro" sans le suffixe déterminant et la séquence orale altérée *-oa* > *-ua* effacée (voir plus haut) "broussaille du (ou "de") père". Le mot *aita* "père" prend souvent à l'oral la palatalisation familière en particulier dans les dialectes d'Espagne. Quelles qu'en soient la raison et la signification précise, ce type de nom est attesté ailleurs, pas exemple pour "Apezberro: broussaille de l'abbé", maison médiévale de Chéraute source de noms d'état civil (M. Grosclaude, op. cit. p. 41).

Hors palatalisations deux autres altérations phonétiques des mots basques anciens se lisent dans les noms de Ste-Engrâce: le passage de "Echecaparia" de 1736 à "Etchécopar" en 1830 et 1851, et l'altération de *bertze* "autre" en *beste*. Pour l'Etzegapare médiéval bas-navarrais (1294 *etchegapare*, 1307 *echagapare*), pratiquement inconnu dans la documentation médiévale du Labourd, réduit généralement à "Etjepare" moderne, au sens "maison principale" documenté ailleurs aussi bien en traduction latine (1294 *domus maiorie*) que romane (1350 *casamayor*), le Censier souletin rédigé en gascon donnait des formes médiévales en général romanisées en "Casemayor", mais parfois en basque, ainsi *echecappare* à Oyhercq, Gotein, Musculdy, *echecapare* à Viodos, *echecapphare* à Mendibieu, Aussurucq, *echecappare* à Gotein, *etchecapphare* à Alos. Elles ont en commun d'avoir conservé sans sonorisation basque et sans exception l'occlusive initiale du bas latin ou pré-roman *capale* réduit du classique *capitale*, comme dans le mot *kapare* donné et défini tardivement par Oyhénart (1657). Comme c'est arrivé parfois ailleurs (*arestian* > *oixtion* "tout à l'heure" etc.) la 1ère voyelle *-a-* s'est fermée et palatalisée en *-o-* sans doute ici par effet de dissimilation avec le second *-a-* pour faire le nom de maison et de là d'état civil exclusif à la Soule "Etchecopar". Sauf erreurs de copie, la liste de 1736 porte encore les deux formes: "Echecaparia" au quartier Alças-Urrutia et encore "Pierre d'Etchecapar" en 1764, mais "Etchecoparia" à Hiria. En 1851 c'est "Etchécopar" au Bourg (deux fois) et à Alças-Urrutia, le changement étant donc fixé au plus tard au cours du XVIIIe siècle. On peut douter que le nom "Chaparria" de 1736 à Athoro ait à voir avec le précédent, plutôt qu'avec le mot *saparr* "buisson", ou "Caparr" de 1851 à Alzazartea qui s'y apparente mieux, puisque le paronyme *khaparr* s'emploie en Soule au même sens de "hallier, buisson épineux".

Le changement dialectal de *ber(t)ze* "autre" à *beste* est au contraire déjà établi en Soule, ou du moins à Ste-Engrâce en 1736: "Etchebestia" à Hiria, "Etchevestia" (*-v-* pour *-b-* entre dans les marques de graphie romane de cette liste) à Dolainti-Urrutia, raccourci à "Etchebest" en 1851 qui est passé en nom d'état civil. A l'époque de la rédaction du "Censier gothique" qu'on fait remonter à la fin du XIVe siècle, le changement n'était pas fait: *echeversea* à Charritte-de-Bas, Viodos, *echeversé* à

Mendibieu, Barcus, *echeverse* à Libarrenx, Gotein, Lacarry, Montory, *echeversse* à Aussuruc. Mais le même Censier qui citait le nom "Larzabal" d'Ordarp romanisé en phonétique gasconne "Larçabau" (nom officiel francisé "Larceveau" pour la commune d'Ostabarès), l'écrivait une seule fois "*lastabau*" avec la même altération que dans *beste* de l'ancien *ber(t)ze* où la sifflante semble avoir été le plus souvent fricative. Comme le Censier rédigé dans la langue officielle du temps, le gascon béarnais, a été réécrit en 1690 et "vidimé" c'est-à-dire "certifié conforme à l'original" par les notaires Gastellu et Casenave, on ne sait si c'est au premier rédacteur ou aux copistes qu'on doit cette altération ponctuelle qu'annonçait le changement dès le XI^e siècle du prénom local "Garzia" en "Gassie" dans les textes gascons. Déjà adoptée dans les dialectes hispaniques au XVI^e siècle, elle ne passe en Soule qu'au XVII^e au plus tôt, de là en Ostabarès avant l'an 1810 où elle est documentée, mais seulement à la fin du XX^e dans la plus grande partie de la Basse-Navarre et en Labourd. Elle a le désavantage de faire oublier que le mot *ber(t)ze* "autre" est le dérivé et l'antonyme de *berr* "même".

A peine est-il besoin de signaler la place que tient l'aspiration réelle (et pas seulement graphique) notée dans un grand nombre de noms de ces listes, tant elle est un élément spécifique et caractéristique de l'ancienne phonétique basque, aussi bien en aspiration initiale (Harriguillia, Harbelxia, Haricheta, Halzare, Hazlepoa, Hustu etc.) ou intervocalique (Chouhourtia, Elgoihenia, Mouhouradia, Goihenechia, Eyherabarnia, Lohidoya, Uhaltia, Iraheguia etc.), qu'en consonne aspirée: latérale *-lh-* (Ailhorria, Ilharresca, Ilheroa, Olhatzeberdia) parfois notée *-ll-* (Bagolla), vibrante *-rh-* (Berhoueta, Arhondoua, Arhancet, Arhex, Barhenborde), nasale *-nh-* plus rare (Astarinharte), occlusives *-ph-* (Urruslepho, Harphassia) et *-th-* (Uthurraltia, Borthiri, Çalthun, Motholibar, Othéchar). Plusieurs de ces aspirations ne sont pas étymologiques mais propres à la prononciation basque: ainsi dans "Çalthun" qui est un dérivé de "zaldi: cheval" pour "cavalier" ou "chevalier" avec la suite romane *-lt-* adoptée par le souletin au lieu du commun *-ld-* pour *zaldun* comme en 1125 *ssalduna* "le chevalier" en Mixe réduction de *zaldidun*, plutôt que de *saltu* latin "terre inculte, boisée"; et dans "Borthiri" qui dérive de *borta* pour "porte" si c'est un nom récent, ou du latin *curte* "cour, aire, ferme" adapté au basque en *gorte* et altéré par analogie si c'est un nom resté de l'époque médiévale comme en Basse-Navarre. La marque du dialecte local est aussi d'introduire des aspirations inconnues ou très rares dans les provinces basques voisines: ainsi pour "Barhenborde" et "Elgoihenia" où ces anciens superlatifs, *barren* "le plus intérieur" évolué en *barne* et *goien* "le plus haut", sont généralement dépourvus d'aspiration interne.

5. Particularités et thématiques lexicales.

Dans cette nomenclature des maisons et quartiers de Ste-Engrâce entre le XVIII^e et le XIX^e siècle (1736-1851), avec très peu de documentation antérieure des XVI^e et XVII^e siècles aujourd'hui accessible, la toponomastique d'habitat dans sa plus grande partie reproduit les traits linguistiques généraux de lexique et morphologie des provinces basques voisines, y compris une majorité de noms identiques. Aux spécificités phonétiques dialectales ou locales précédemment signalées s'ajoutent pourtant des éléments lexicaux qui contribuent à y apporter une certaine originalité. Une part en revient certainement à la période relativement tardive de la documentation, autant qu'à la proximité immédiate du gascon béarnais à la frontière des deux vicomtés territoriales de l'ancien duché gascon héritier du "pays des neuf peuples" tôt romanisé dans sa plus grande partie d'une part, et aussi de la Navarre de langue officielle castillane de l'autre: non seulement la Basse-Navarre voisine, mais aussi au-delà des "ports" la vallée de Roncal et plus loin les liens premiers avec l'abbaye de Leyre.

On doit à cette situation dans l'espace et le temps d'abord un ensemble de noms romans pour la plupart reportables au gascon béarnais: si les prébendes et les

"prébendiers" existent anciennement partout, certains cités avec les "caperans" ("chapelains" ou curés) au fouage bas-navarrais de 1366, c'est seulement ici que le mot passe et se répète en nom de maison, basquisé dans 1736 "Prebenda" et "Sintaco prebenda" ("La prébende de Sainte") qui contient comme on l'a vu le nom gascon de la "sainte" de la collégiale déformé de "senta" à "sinta". Du gascon béarnais sont de même "Agaras(ia)", "Poucheu" de 1830 rectifiant l'erreur "Pacheu" de 1736 plus couramment "Pucheu" (M. Groclaude, op. cit. p. 215 et 218), probablement Solan de 1851, Loga correspondant à "Lauga" (ibid. p. 51 et 170). Le suffixe *-cot* qui intègre peut-être le basque diminutif *-ko* au roman *-ot* issu du latin *-ottu* est ajouté à des radicaux basques dans "Chubucot" 1851, "Thiscot" 1736 en quelque sorte francisé au cadastre officiel de 1830 en "Thiscotte", comme le composé "Bordalecu" ("lieu de borde") de 1851 l'est au même cadastre en "Bordalèque" (sic). "Chambre" de 1851 traduit peut être aussi en français un plus ancien "Gambara" adapté au basque du roman et bien attesté ailleurs en nom médiéval de maison (1366 *guambara* à St.-Michel-le-Vieux) ou postérieur (1832 *Ganbaraberry* à Ossès).

Des noms de personnes donnés à la maison entrent aussi dans les mots d'origine romane, avec parfois des marques dues au gascon béarnais: ainsi la suppression de la nasale finale étymologique à "Constanti" en 1736 est formellement un trait de phonétique gasconne redevable peut-être à la langue du copiste, rétabli "Constantin" en 1830 et 1851, nom français par ailleurs resté dans la littérature de dialecte souletin. Le suffixe diminutif *-et* du prénom écrit "Joanet, Junet, Jounet" pris pour nom de maison a la même origine. Pleinement gasconne est la base de "Mossenpesenia" de 1736 qui vaut en français "monsieur Pierre", suffixée en basque pour dire "qui est à ...". De même la forme "Guilhem-/Guillen-" du prénom "Guillaume" très "aquitaine" même si d'origine germanique et franque est gasconne pour les deux maisons qui le portent en 1851, "du haut" et "du bas" comme très souvent. La prothèse *a-* donnée au prénom "Robert" prononcé apparemment "Rubert" (écrit *robert* dans d'autres textes du temps) dans "Arrubertenia" pour adapter au basque qui l'ignorait la vibrante initiale est aussi plus gasconne que basque. Le basque, sauf cas d'harmonie vocalique ("rire" et "irri" en basque), préfère *e-* comme dans "Rome > Erroma", "arrec" gascon et "erreka" basque etc. C'est là un fait de substrat basque dans le gascon, et non, comme on l'a parfois prétendu, un trait propre au gascon passé au basque. On doit encore au roman le nom "Vicent" pour "Vincent" dans "Vicentenia" 1736, francisé "Vincent" en 1851. On peut hésiter pour "Duranenia" pris ou au français "Durand" où le *-d* final n'est pas entendu, ou peut-être a une forme espagnole "Duran" qui existe aussi. Le nom "Puntenia" de 1736 réduit à "Punt" en 1851 indique aussi un nom de personne et non un lieu ("pointe, bout" passé au basque *punta*) même si les deux sont de même étymologie: quoique ce mot ne soit pas cité par M. Grosclaude en nom de famille gascon, il n'est pas exclu comme surnom local, ni même à la rigueur au sens du béarnais *punté* "aiguillée, longueur de fil" qui le ferait entrer dans la série des surnoms de métier. Le nom "Acchoze" peut bien être un nom d'origine venu de la voisine vallée d'Aspe et reproduisant une forme ancienne du nom "Accous" (1164 *Achose*, 1247 *Acos*, 1385 *Aquos*): même si la vallée d'Aspe et son nom même ont été anciennement de langue basque, le nom reste inexplicé et inexplicable par le vocabulaire basque connu. Le nom du "Médoc" bordelais resté à Ste-Engrâce en surnom d'origine passé à la maison était le résultat roman surprenant mais régulier du latin "Metullium".

Les échanges anciens avec la Navarre d'outremonts par le monastère de Leyre du moins avant la guerre de Navarre (1512-1530) et ses conséquences et les relations longtemps maintenues avec le versant navarrais du Roncal voisin dont le dialecte basque avait bien des traits du souletin ont donné aussi à Ste-Engrâce quelques noms hispaniques déjà signalés comme "Gacherioa", ou "Alcatia" et sa borde "Alcat borde" de 1736: sous la forme "Alcaterena" encore très régulière le nom se retrouve pour les

mêmes raisons dans les maisons de St-Jean-Pied-de-Port listées en 1664, où c'était de plus un titre porté au moyen âge par le gouverneur de la châtellenie. "Ilheroa" à Athoro ("Ilhéro" au cadastre de 1830) malgré la mouillure gasconne signalée a l'apparence d'un mot espagnol, mais le plus proche "hilerio: courant secondaire" ne convient pas. Un nom comme "Arraco" typique de Ste-Engrâce (en 1694 il est écrit "arroco" sans doute par erreur) quoique basque de forme mais peu clair (base *arraï* comme les médiévaux "Arraidu, Arraioz, Bidarraï?") qui a des répondants au versant espagnol, est totalement inconnu dans les listes anciennes des autres provinces aquitaines. La vibrante faible dans "Aracoxia" de 1736, "Aracouex" en 1851 et "Aracouets" au cadastre de 1830 exclut en principe que ce nom soit fait sur la même base, et le segment écrit avec ou sans *-a* article "-coxi/-couex/-couets" suggère un ancien "goitz/koitz" pouvant indiquer une position au levant ou du moins en hauteur, peut-être sur "aran : vallée" (ailleurs on a "Arangoitz" bien connu). On retrouve ce composant dans "Halçaran" 1851, pourtant écrit "Halzarenia" en 1736 et "Halçaren" au cadastre, comme si "halza: l'aulne" était là un surnom de personne suivi d'un suffixe de génitif, ce qui est très improbable.

Toute une série de noms basques reste typique du lieu, et ils sont absents ou très rares ailleurs: on l'a vu pour "Unguraturu". Comme l'emprunt "bago" pour "hêtre" spécifique du souletin au lieu de "phago/hago/fago", le dialectisme oriental *borma* "mur" (*orma* dans les dialectes hispaniques) issu du latin *forma* fait le nom "Bormapia" de 1736 qui vaut "Bormapea" littéralement "le bas de muraille", quel que soit le mur en question, construction peut-être liée au "gatzelu zahar" signalé ou même forme rocheuse naturelle. On ne peut exclure que ce soit à ces hauteurs montagneuses au sens du *horma* navarro-labourdin "gel, eau glacée", même si le souletin moderne utilise seulement *karroin* en ce sens.

Le mot *elge* au sens "terre cultivée" a fourni de nombreux noms bas-navarrais de maisons depuis au moins le XIIIe siècle (Armendaritz, Ossès, Baïgorry, Aïncille, Ahaxe, Buçunaritz, Lacarre, Jaxu, Bustince, Iriberry, Ispoure), mais le Censier médiéval ne le cite en Soule qu'à Ithorrots ("Elgarte", le plus répandu de ses dérivés "entre cultures", à Ste-Engrâce "Elgart" en 1851), à Abense-de-Bas ("Harriolge" forme rare "culture pierreuse"), et à Licq ("Elgueaitzine" qui est "devant de culture"). On ne sait si la forme *alga-* dans "Algalarrondo" à Arrast en est une variante, ou si elle correspond au latin *alga* "marécage" à l'origine du gascon "'Lauga". A Ste-Engrâce le mot *elge* a nommé, avec "Elgart" de 1851, au moins cinq maisons: en 1736 "Elgoihenia" répété au Bourg et à Alças-Urrutia, où la syllabe *-ge-* est tombée par haplologie devant *-go-* de *-goi(h)en* "le plus haut"; "Elguebarria" (en 1698 "Elguebarne") répété de même qui peut se comprendre "l'*elge* plus intérieur" (*barne* est l'altération de l'ancien superlatif *barren* "le plus intérieur": voir ci-dessus "Eiherabarren" et "Barhenborde"), ou "l'intérieur de l'*elge*" indiquant une maison dans le champ même. Ces deux noms se répètent aux mêmes lieux en 1851. La particularité de la Soule c'est que les terres de culture nommées par *elge* forment dans chaque village un ensemble collectif et clôturé où chaque maison ancienne a sa part fixée. On ne sait rien sur l'origine de cette situation dans le temps et si elle a pu aussi exister ailleurs.

Quelques autres noms entrent dans le cadre de ces curiosités locales. "Sabuquy" cité en 1694, 1830, 1851 est le souletinisme *sabuki* pour le latinisme commun *sabuka* "sureau", tous deux absents des listes médiévales. Moutelybure" de 1736 à Athoro semble se retrouver en 1830 et 1851 sous la forme "Motholibar" mais au quartier Mukhumurrutia, ce qui peut indiquer une réorganisation des quartiers. Le nom est difficile à comprendre: le premier élément semble être *motho*, souletinisme au sens de "touffe de verdure" etc. (au sens général c'est "chignon"), qui doit être le même que "motte" pour "levée de terre". L'élément *-bure* est en général la romanisation de *buru* "tête", mais la liste de 1736 met "Ibarburu, Espondaburia"; le

segment *-ibar* "vallée" de 1830 est tout autre et la latérale *-l-* qui lie ces éléments n'est pas identifiable comme élément lexical, sinon à l'extrême rigueur en résidu de quelque *olha* "cabane" très présent dans ces listes.

On ne connaît le latinisme *hodi* "canal, conduit" hérité de "fodea" en nom de maison qu'à Mendionde (Labourd), et à Ste-Engrâce dans le composé de 1851 "Aguerrody" (absent en 1736) qui indique un "canal ou conduit visible", en 1830 "Aguérodi". Il complète les nombreux noms du lieu qui font allusion aux eaux en 1736: directement sur *ithurri* ici *üthürri* "source, fontaine" ("Uthurraltia" deux fois, "Uthurruria"), sur l'ancien *bai* "rivière" ("Baygorria"), sur *ur* "eau" ("Uhaltia", et en 1851 "Uhart"), sur *lats* "ruisseau" ("Laxetta"), sur *erreka* "ravin" et "cours d'eau" ("Errecaltia" et en 1851 "Errecondo"); indirectement sur *eihera* "moulin" ("Eyherabarnia, Eihera, Eyheramendia" et en 1851 "Eyheralt"), sur *zaldain* "passerelle" ("Çaldainburia"), sur *ibi* "gué" ("Ourdaibie"), sur *lohi* "alluvion, boue" ("Lohidoia), sur le gascon *auga* "marécage" peut-être aussi "Loga" et en 1851 "Logibar". En 1699 était cité "Suburu" réduction de *zubiburu* "bout du pont" sur *zubi* "pont", en 1851 "Chuburu" au quartier "Dolaıntı-Urrutia, et le même au "Bourg" réduit et suffixé en "Chubucot". S'y ajoutent aussi en 1851 "Moulin d'Arhancet, Moulin d'Elichabe". On pourrait y joindre les noms des plantes propres aux lieux humides et d'abord *haltz* "aulne" ou "verne" qui prend là comme on l'a noté, quartiers et maisons, une place inattendue au moins par les formes et le nombre des noms de 1736: "Alzacia, Alzace, Alzacebe, Halzarenia, Halzare"; et en 1851 "Halçaran" et les quartiers "Alçasso, Alças-Artia, Alças-Urrutia", accumulation très exceptionnelle et inconnue ailleurs. Rare est au contraire *ihi* "jonc" ou *ihitze* "jonchaie" plante d'humidité probable en 1851 dans "Ihiscot", si ce n'est le panonyme *ihitz* "rosée" moins attendu (on trouve surtout en toponymie ancienne *izotz* "gelée blanche").

La thématique complémentaire et du reste plus prévisible sur le territoire montagnard où s'est bâti l'habitat de Ste-Engrâce se forme sur les noms du relief et d'abord de la roche, et ceux de la végétation forestière. On n'a pas ici de nom sur l'archaïque et quasi pan-européen *garr* "roc, pierre" comme en Arbéroue ("Garra, Garralda") et autres lieux ("Garris, Garmendi" etc.), mais sur ce qui est tenu pour son dérivé ancien *harri* "pierre", souvent sans aspiration initiale dans les composés: en 1736 Arbellenia, Harriguillia, Harbelxia, Arhondoua, Argainnia (deux fois) ; de plus en 1851 Hardoy, Arhex (qui doit correspondre à l'habituel et médiéval "Harretxe" d'autres lieux), Harriguilbéhéguay (pour la métathèse graphique voir plus haut), Harrichouria, en 1830 Gastarriet, peut-être "Harchinxu" de 1851 dont le dernier élément *xintxü* rappelle *xintxo* "étincelle", et aussi "le curieux "Arzimitz-" médiéval de Hasparren avec *zimitz* qui est "éclair": seraient-ce des noms du silex ou "pierre à fusil"? "Harpassia" de 1851 semble sur *harpe* "grotte" (littéralement "sous roche") peut-être avec *hasi* "commencé" qui ferait un hypothétique "début d'abri sous roche" à vérifier sur le site.

Au mot *harri* fait concurrence *aitz* "rocher" qui a nommé d'innombrables lieux pierreux et montagneux, souvent réduit et altéré en *auz-*, *az-* ou *iz-* et parfois allongé en dissyllabe *ahetz* (d'où Ahezparren > Hasparren etc.). Il est composé avec *garate* "lieu haut" dans le nom "Azkarate" avec assourdissement régulier après sifflante *-zk-* d'où dérive "Azcarateilla" (pour le suffixe voir plus haut), et avec *agerre* "lieu en vue, apparent" dans "Aiszaguerra", en 1851 "Ayçaguer" qui est la forme des noms officiels d'état civil. Le mot reçoit couramment une aspiration initiale dans les noms anciens (1233 *haitse* à Ustaritz), comme dans "Hazlepoa/Hazlepoua" de 1736 qui doit être exactement "le col du rocher" au quartier des "passages" Athoro, comme le précédent. L'incompréhension du composé jointe à l'attraction de la série sur *haltz* peuvent expliquer la métathèse et cacographie de 1830 "Alcepo" en 1851 "Halcepo". Le nom "Socarroz" cité en 1643, Socarroz en 1830, avec *-e* paragogique d'usage en 1736 "Socarroze", utilise comme des maisons médiévales de St-Jean-le-Vieux en Cize

(1293 *ssocar*, 1366 *ssocarro*) le mot donné à tort comme exclusivement "souletin" *sokarro* pour "pierre sablonneuse servant à aiguïser" selon Lhande, mot très rare en toponymie ancienne.

Le vocabulaire végétal tient comme ailleurs une place importante dans les noms de Ste-Engrâce. La "forêt" apparaît sous les deux formes lexicales connues: l'ancien *baso* en composition *baso-* (lexicalisé par mécoupure en qualificatif "sauvage" dans la langue moderne) fait les antonymes "Bassagaïts" composé avec *gaitz* "mauvais", nom connu ailleurs dans les listes médiévales mais qui n'apparaît ici qu'en 1851, alors que son antonyme inconnu ailleurs dans les noms anciens "Bassahounia" sur *on* "bon" en prononciation souletine "*hun*" est cité en 1736. Le nom *oihan* en composition souvent *oihar-* fait les très répandus "Oyharchabal" pour le commun "Oiharzabal: plat de forêt" ou "forêt plane, vaste", et "Oyhanartia: l'entre forêts". Dans la série forestière entre le nom de 1851 Egurbide: "chemin du bois de chauffage" absent en 1736, connu ailleurs et en Soule seulement comme nom médiéval et peut-être importé ici.

Dans les noms végétaux, à *intzaurr/ intzagurr* "noix" seul fruit de culture déjà signalé avec *sagarr* "pomme" dans Sagaspe de 1851, en l'absence de tout nom sur la châtaigne *gaztain*, à *haltz* "aulne", *bago* "hêtre" et *burki* "bouleau" dans le nom très altéré vu plus haut du quartier "Mukumurrutia", s'ajoutent: *urritz* "coudrier, noisetier sauvage" en forme de composition souvent *urruz-* dans "Urruzlepo: col de coudriers"; *haritz* "chêne pédonculé" dans "Haricheta: lieu de chênes" (le nom du "tauzin" *ametz* est absent des listes anciennes de Soule) et "Harispe: bas du (ou des) chêne(s)"; *gorosti* "houx" dans "Gorostieta: lieu de houx" et "Gorostiola: cabane des houx"; *ezpel* "buis" est employé seul dans "Espellia: le buis", sans suffixe "Espel" en 1851, noté même "Espelette" comme en Labourd en 1830.

La végétation des landes et broussailles est toujours abondante dans les noms de lieux et de maisons: *larre* "lande" avec ses dérivés et composés généralement si productif dans les noms anciens de lieux et maisons n'apparaît ici que dans le nom de 1691 "Curutxechélarre" (lande de croix) réduit en 1851 à "Curutchelar" et apparemment mal lu et copié en 1736 "Curchetarria"; *berro* "broussaille", employé seul dans "Berhoua: la broussaille" ou suffixé *-eta* pour "Berhouet: lieu de broussaille", et probablement "Berhaquy" de 1851 avec *-ki* exprimant la "matière ou nature" du lieu, est en composition dans "Orkazberro" avec *orkatz* "chamois" ou "cerf", le seul animal sauvage nommé avec *azkon* "blaireau" (voir plus haut); *ira* "fougère" fait "Iraheguia: la crête des fougères", et "Iragoye" de 1736 qui doit être "hauteur de fougères"; *othe* "ajonc épineux" est dans "Otecharia" écrit "Othéchar" en 1851 et cité aux deux Athoro "petit" et "grand"; *ilharr* "bruyère" dans "Ilharrelepoa: le col des bruyères" et "Ilharresca, Ilharrescapia", ce dernier seul cité "Ilharescapé" ou "... du bas" en 1830, où le composant *-ezka* s'explique mal: serait-ce une altération de *aska* "vasque, abreuvoir" ou de (*h*)*eskai* "haie vive"? Le nom du prunellier *arhantze* n'apparaît qu'en 1830 dans "Arhancet" pour le dérivé très répandu *arhantzeta* "lieu de prunelliers". En souletin *mohuri* est "fraise" et c'est peut-être l'origine du nom "Mouhouradia" de 1736 romanisé "Mouhourat" en 1764 et "Mohorade" en 1851 avec un suffixe collectif *-di* issu en général du plus ancien *-doi/-toi*. Bien qu'il s'agisse sans doute là d'un lieu de "fraise des bois", on peut en rapprocher le nom "Baratzia" de 1736 qui est *baratzea* "le jardin potager", ici employé seul alors qu'en général les noms médiévaux assez abondants en sont des composés ou dérivés.

En plus des paronymes *arotz* "forgeron" et *arrotz* "étranger, inconnu" déjà signalés et cités ailleurs dans les noms de maisons médiévales, plusieurs noms de métiers, du fondateur ou de l'occupant, ont été donnés à la maison. On a ainsi "Dendaria" pour "le couturier" ou plus communément "la couturière" en basque, emprunt roman changé de sens (espagnol "tendero: boutiquier") sans déterminant "Dendary" en 1851; "Mayasturia" 1736 "le charpentier" de même "Mayasturu" en 1851

autre emprunt issu de "magistru" avec anaptix basque *-tru-* > *-turu-* qui dut être au départ le nom du "maître charpentier". Le nom "Harriguillia" de 1736 qui serait "le faiseur de pierre" (le mot basque ancien est *hargin* aujourd'hui "maçon") coquille probable déjà vue, répétée "Harriguillie" en 1851, est corrigé en "Harigile" en 1830 "fileur" ou "fileuse"; *itzain* "bouvier" est dans le composé "Itçainheguille" de 1851 déjà vu aussi. En 1851 le nom "Bordaberry-Uthurralt" est suivi du mot "Sonneguilia" (le double *-nn-* doit signaler la "mouillure" du souletin *so`nu* ailleurs *soinu*) qui ne peut être littéralement que "le faiseur de son", c'est-à-dire "le musicien", quoique le basque dise communément *soinularia* en ce sens. Sans référer exactement à une activité ou profession mais plutôt à un état et rang social hérité du temps féodal si c'est "chevalier" ou un comportement si c'est "cavalier", le nom "Çalthun" de 1851 déjà vu et noté plus banalement "Saltun" en 1830 peut compléter cette série.

Restent quelques noms dont la forme et la compréhension sont problématiques, et d'abord le composé écrit en 1736 "Behiagioquia", en 1830 et 1851 "Behiagoity". A partir de cette dernière graphie restée dans l'usage on ne peut comprendre que *behia* "la vache" et *goiti* "situé en haut" (Tx. Peillen, art. cit. p. 197, note 62), formule dont il faut avouer que son acceptabilité en toponymie, noms de maison compris, est nulle. C'est peut-être ce qui avait conduit le copiste de 1736 à mettre "-goiquy" au lieu de "-goity", rendant la formule encore plus obscure puisque la mot *goiki* est totalement inconnu, que ce soit avec *-ki* de matière "de la nature du haut", ou pire en adverbe étymologique régulier au sens "hautement" impossible dans un composé nominal. Qu'un incident oublié d'élevage ou transport dans un lieu de pâture libre et "padouan commun" selon la vieille formule de l'affièvement de 1580 ait laissé là une trace fixée en nom de lieu n'est pas exclu. Les anciens noms souletins du Censier donnent pourtant des exemples comme à Larriebieu "*Beheti-behere*" apparemment pléonastique "Bas en bas" comme à Saint-Etienne "*garay suzon*" qui est au contraire "haut en haut" (en basque "Garai-goiti"), à Lichans "*goyheneche goity*" ou "maison plus haute en haut", et surtout en sens contradictoire à Aussurucq "*Beheragaraya*" qui est exactement "le haut du bas": avec le synonyme de "garai" qu'est "goiti" un composé "beheragoiti" pourrait par hypothèse s'être assez banalement altéré en "Behiagoiti" qui excluerait alors toute "vache du haut", et ferait entrer ce nom dans les types de composés anciens connus en pays souletin.

Les toponymes suffixés *-doi/-toi* expriment un ensemble comme on l'a dit à propos de "Hardoy" par ailleurs connu ("lieu pierreux, pierraille" etc.) ou "Lohidoy", et il est impossible d'y rapporter directement les diverses formes documentées de "Landoy/ Jandoy/Jéandoy" sans supposer une déformation quelconque. La même difficulté est dans "Pordoya" de 1736 écrit sans aspiration ni *-a* article en 1830-1851 "Phordoy": aucun nom basque de pierre ou plante etc. ne permet de comprendre ce nom et il faut sûrement se reporter au mot "*pordoi/pordoin*" emprunté à "bourdon" au sens "bâton, canne" donné par Lhande comme "labourdin". La perte de la nasale finale comme dans "Constanti" de 1736 est un trait de phonétique gasconne passé au basque inégalement selon les temps et les lieux. Comme dans tous les mots de ce type caractéristiques surtout des dialectes hispaniques (mais *kanoi* pour "canon" par exemple est général), la nasale ne s'est nécessairement perdue qu'après avoir donné naissance à une diphtongaison *-on* > *-oin* comme ailleurs devant latérale (*xoil* "simple" est l'héritier de "solu/solo/seul"). Comme le "bourdon" est aussi l'instrument traditionnel des pèlerins, ce surnom resté à la maison pourrait y faire allusion.

Le nom "Huistia" d'Athoro en 1736 sans *-a* article retrouve sa forme de base "Hustu" en 1830 et 1851 (pour *-ua* > *-ia* voir plus haut), répété en 1851 à Alçasso pour une autre maison en ayant gardé le nom "Hustu-Etchehoury" (avec *etxexuri* "maison blanche"). Dans ses diverses variantes *huistu/huixtu/huxtu* etc. ce terme imitatif est "sifflement", et c'est certainement encore un surnom de "siffleur" qui est resté à la maison. Tout aussi typique du lieu le nom "Dronde" de 1851 resté ainsi en nom d'état

civil était noté "Doronde" avec voyelle d'anaptix pour couper le groupe *-dr-* en 1830: ce n'est évidemment pas le mot labourdin homonyme *dronda, drunda* pour "mèche de briquet ou de fusil", mais le souletin *durrunda, dunda* et variantes, imitatif aussi au sens "bruit, tonnerre", que ce soit pour un lieu exposé à l'orage ou un surnom de personne. Il est probable que ce nom n'est pas hérité et romanisé de *dorrondo* "près de la tour" bien connu par ailleurs.

Aussi bien en 1736 que plus tard Ste-Engrâce porte les noms traditionnels, hérités des temps féodaux ou antérieurs pour certains, des maisons nobles médiévales dites "infançonnnes" en Basse-Navarre et en Labourd, et en gascon "gentius, cabers, judants" au Censier gothique de Soule. Ces noms qui sont "*sala/salle*" et "*jauregi*" se sont étendus dès la période médiévale à des maisons sans statut d'infançonnie ou noblesse, soit pour appartenir ou avoir appartenu à des nobles, soit par oubli ou détérioration des significations anciennes. On a ainsi en 1736 "Sallaber" et "Salla" (ce dernier deux fois au même quartier), "Jaureguiber" et "Jaureguiberria" à deux quartiers différents. Mais "Jaurigain" (réduction de "jauregigain") et "Jaureguy" tous deux absents au cadastre de 1830 n'apparaissent qu'en 1851, ce qui peut laisser supposer que ce sont de nouveaux "manoirs" sans relation à l'époque et à la société médiévales. La possession de moulins, privilège des maisons nobles au moyen âge, sauf ceux dits "royaux" ou publics, pourrait donner un signe de ce statut ancien. Trois noms portaient *eihera* "moulin" en 1736 dont un "Eyhera : le moulin", cinq en 1851 dont le "Moulin d'Arhancet", et le "Moulin d'Elichabe". Rien ne dit qu'Arhancet ou Elichabe non cités en 1736 avaient eu rang de noblesse au moyen âge et c'est même peu probable. La carte de Cassini du XVIIIe siècle signale à Ste-Engrâce sur les petits affluents du Saison (en basque "Uheitz: le torrent") cinq moulins, sans doute ceux du recensement, même si on sait que certains ont été construits ailleurs à partir de la fin du XVIIIe siècle et l'extinction des usages et droits féodaux. Deux sont assez proches dans le secteur du pont dit "de St Laurent" comme la chapelle voisine dans la même carte, deux autres de même au quartier dit "Le Bourg" dont celui d'Arhantzeta près de la maison, et le cinquième à peu de distance de la collégiale qu'on peut supposer être celui d'Elichabe ("bas de l'église").

J.-B. Orpustan, août 2022.

